

## LE ROMAN DE MON COUSIN.

A Montbriant, il y a cinquante ans, régnait un singulier usage dans ce qu'on appelait la bonne société. Les messieurs allaient au cercle tous les soirs, et les dames se visitaient entre elles et passaient leurs soirées à broder quelque peu et à bavarder beaucoup. Les seules soirées de madame la Prêfète réunissaient dames et messieurs, mais elles étaient rares, et, sauf ces réunions plus officielles qu'amusantes, les charmes du tabac et de la politique séparaient chaque soir les messieurs et les dames. Et si une de ces dernières, dans le but louable de retenir au logis son mari et ses fils, eût permis d'allumer dans son salon la moindre cigarette, si elle se fût hasardée à parler quelquefois d'autre chose que de chiffons, de ménage ou des nouvelles de la ville, elle eût été blâmée universellement et considérée comme une originale, un bas-bleu et une romantique.

Un seul homme à Montbriant n'allait jamais au cercle et tenait fidèle compagnie aux dames. C'était mon cousin, M. Morin, surnommé Némorin, et pour cause. Allié aux meilleures familles de la bourgeoisie de Montbriant, il avait tant de cousins et de cousines dans cette illustre cité qu'on avait pris l'habitude de ne l'appeler que mon cousin. C'était le vieux garçon le plus aimable que l'on pût imaginer. Tout son revenu passait en cadeaux et en charités, tout son temps en visites ou en courses. Il faisait les commissions de tout le monde, était témoin pour les naissances, les mariages et les testaments, parrain tant qu'on voulait, quatorzième à table, pleurait à tous les enterrements, chantait à toutes les noces, ramenait les collègues le soir à leur *bazar*, tenait les écheveaux, finissait les tapisseries commencées et abandonnées, enfin sa complaisance était à toute épreuve. Sous prétexte qu'il n'avait rien à faire, chacun l'accablait de commissions, si bien qu'il avait fini par être toute l'année l'homme le plus occupé de Montbriant, où, à la vérité, personne ne travaillait guère.

Malgré toutes ses bonnes qualités, mon cousin était resté garçon.

— Pourquoi? me direz-vous. Ah! si vous l'aviez vu, vous ne me feriez pas cette question, mesdemoiselles.

Il avait un nez! mais un nez phénoménal de longueur. Les mauvais plaisants prétendaient que, lorsqu'il était pressé de se faire ouvrir une porte, il tirait le cordon de la sonnette avec son nez, sûr d'y arriver ainsi plus vite qu'avec la main.

On racontait aussi qu'une seule fois, dans sa jeunesse, il avait réussi à ne pas déplaire à une jeune personne charmante... et aveugle. On pensait qu'il l'obtendrait, et les parents de la demoiselle lui permettaient déjà d'offrir son bras à la dame de ses pensées. Par malheur, un jour, au moment où la compagnie passait dans la salle à manger, une grosse mouche vint bourdonner à l'oreille de la demoiselle. Elle étendit la main pour la chasser, et, rencontrant un obstacle inattendu, empoigna le nez de son chevalier. Ses dimensions s'épouvantèrent, et tout fut rompu.

Mon cousin Némorin, qui avait le caractère mieux fait que le visage, prit son parti bravement. Il fit une chanson sur son aventure, et la chanta si bien que les rieurs furent pour lui. N'ayant jamais pu supporter la fumée du tabac, car son nez avait une irritabilité proportionnée à ses dimensions colossales, il n'allait jamais aux cercles et passait régulièrement ses soirées le lundi chez Mme Convenable, le mardi chez Mme Juponet, le mercredi chez Mme de Coqueluchon, et ainsi du reste.

Or, l'an de grâce 1831, ses habitudes furent dérangées par un accident fâcheux. Il se tordit le pied en allant, par pure bonté, relancer la couturière de Mme Juponet, et mon cousin dut rester la jambe sur un tabouret pendant huit jours. Si une seule des dames qui le visitaient à l'année fut venue le voir, toutes seraient arrivées chez lui à la queue leuleu, mais pas une n'osa donner l'exemple d'aller voir un garçon, et l'infortuné cousin fut réduit toute la semaine à la compagnie de sa vieille bonne, Miette Perrotton, qui était sourde et fort acariâtre.

Ne sachant que faire, il fit un roman, et le trouva si joli (c'était son premier ouvrage) qu'il résolut d'en régaler les dames à la première occasion.

Dès qu'il put marcher, un lundi soir, il se rendit en habit noir et gants aventurine chez Mme Convenable. On l'accueillit avec grande joie, car depuis huit jours les dames, privées de leur unique chevalier et ne sachant qui faire endéver, se liquidaient et se boudaient entre elles d'une façon inquiétante. Les nièces de la maîtresse du logis, Alice et Thérèse, offrirent un bon fauteuil à mon cousin; leur petit frère Pierrot apporta un tabouret pour son pied endommagé, et toutes les dames présentes lui firent raconter son accident dix ou douze fois de suite, en faisant des hélas! les plus obligants du monde.

Quant à cette scie préliminaire fut terminée, Mme Juponet interpella Mme de Coqueluchon sur son nouveau bonnet, et, pendant trois quarts d'heure, les différents mérites de la valenciennes, de la blonde ou du tulle à points d'esprit, des rubans de satin, de gaze ou de taffetas, plus ou moins chinés, brochés ou moirés, furent passés en revue. Puis, Mme Convenable entama l'incommensurable chapitre des inconvenients de sa cuisinière, et mon pauvre cousin se demandait à lui-même comment il parviendrait à mettre la conversation sur le terrain littéraire, lorsque la gentille Alice, fille de quatorze ans, eut l'esprit de lui dire :

— Mon cousin, quel est donc ce rouleau de papier qui sort de votre poche?

— Ma petite cousine, dit-il à l'empressement

c'est un manuscrit de votre très humble serviteur.

— Et que dit-il, ce manuscrit? reprit la jolie curieuse.

— C'est l'histoire de la belle Ermengarde, répondit mon cousin; une histoire du temps des croisades.

— Lisez-nous ça, mon cousin! s'écrièrent en chœur les trois enfants.

— Si madame votre tante le permet? dit mon cousin en s'inclinant.

— Avec plaisir, mon cousin, dit Mme Convenable, pourvu toutefois que ce ne soit pas un roman.

— C'est une histoire que j'ai inventée, par conséquent ce n'est pas un roman, répondit effrontément l'auteur.

— Du moment que vous me l'assurez, mon cousin, j'unis mes instances à celles de ces demoiselles, dit Mme Convenable d'un air gracieux.

Les dames se rangèrent en cercle, les enfants approchèrent leurs petites chaises; on mit un verre d'eau sucrée à portée de l'orateur, et mon cousin, un peu ému, commença en ces termes :

*Histoire de la belle Ermengarde.*

— Mesdames, dit-il en forme de parenthèse, je sollicite toute votre indulgence. C'est mon premier essai dans le genre historique. Je ne ferai imprimer cet ouvrage que si vous l'en jugez digne, et, afin qu'il le devienne, daignez me faire vos critiques. Je les accueillerai avec reconnaissance.

— C'est charmant! dirent les dames en chœur, vous pouvez compter sur nous, mon cousin.

— Chut! fit Mme Convenable.

Mon cousin reprit : *Histoire de la belle Ermengarde.*

— Permettez-moi une petite observation, mon cousin, dit Mme Crochet. Puisque ce n'est pas une histoire vraie, ne vaudrait-il pas mieux mettre : *La belle Ermengarde, nouvelle?*

— Vous avez raison, ma cousine, dit l'auteur, et, prenant son crayon, il barra *histoire de*, et ajouta le mot *nouvelle*.

*La belle Ermengarde, nouvelle.*

— A mon tour, dit la jeune Mme de Saint-Crible, dont la figure était fort grèle, pourquoi mettre la *belle*? c'est bien rebattu. On est las de toutes ces beautés. Il serait bien plus original de faire de votre héroïne une de ces personnes spirituelles, gracieuses, qui plaisent sans éblouir, et inspirent des attachements sérieux et durables. — J'y penserai, dit mon cousin, et il fit une croix sur le mot *belle*.

*Ermengarde, nouvelle.*

— Mon cousin, dit une charmante personne qui s'appelait Elodie, ce nom d'Ermengarde est bien barbare et peu harmonieux. Pour l'amour de moi, je vous en prie appelez votre héroïne Elvire.

— Hélas! madame, dit le pauvre auteur, je le ferais pour vous être agréable, si la chose était possible, mais la scène se passe en Allemagne, au treizième siècle, et il faut bien respecter la couleur locale. De plus, il y a dans ma nouvelle une ballade, et beaucoup de rimes seraient à refaire, si au lieu d'Ermengarde j'y chantais Elvire. — Mais, dit la belle Elodie, puisque les deux noms finissent par un *e muet*, il me semble que cela pourrait aller tout de même.

— J'essaierai, dit mon cousin, et il reprit :

— *Ermengarde, nouvelle du temps des croisades.*

— Ça n'est pas une nouvelle fraîche, alors! dit la petite Thérèse.

— Taisez-vous, petite sotte! s'écria Mme Convenable. La discussion du titre a duré déjà un grand quart d'heure, c'est assez comme cela; le thé doit être servi à huit heures et demie : commencez, mon cousin.

Il n'osa plus répéter le titre et commença tout de go :

— Par une belle soirée d'été, la jeune Ermengarde de Rosenthal, accoudée sur les créneaux du château de ses aïeux, laissait errer ses regards sur le vaste paysage qui s'offrait à ses yeux. Sa blonde chevelure était retenue par un bandeau d'or orné d'améthystes, et sa longue robe de soie jaune serrée par une ceinture constellée de saphirs.

— Permettez-moi une critique plus importante qu'elle n'en a l'air, dit Mme Juponet : les blondes ne mettent jamais de robes jaunes. Ça ne va bien qu'aux mulâtresses.

— D'accord, dit mon cousin, mais vous verrez, par la suite, que la belle Ermengarde était obligée de mettre cette robe-là.

— C'est une invraisemblance bien choquante, dit Mme Juponet d'un air pincé, mais passons.

— La plaine était animée par les groupes joyeux des fanesurs qui achevaient de former les meules, et l'odeur pénétrante des foins enivrait la jeune châtelaine de son délicieux parfum.

— Le parfum d'une odeur? dit Mlle Raïdillon, qui avait été institutrice pendant trente-cinq ans, cela me paraît être un pléonasme, monsieur.

— Je le corrigerai, dit mon cousin, et il reprit :

— La belle Ermengarde s'ennuyait : son père et ses frères étaient en Palestine, et elle était restée au château de Rosenthal avec son grand-père, vieillard morose, et sa mère, toujours malade.

— Elle aurait dû être au chevet de sa mère, dit Mme Convenable, et non point se promener sur les créneaux comme un chat de gouttières.

— Hélas! ma cousine, dit l'auteur, je n'en

seigne point. Je ne prétends pas rédiger un rapport à l'Académie française pour faire décerner le prix Monthyon à la belle Ermengarde. Vous verrez, d'ailleurs, par la suite, combien cette soirée passée sur la tour lui coûta cher.

— A la bonne heure, dit Mme Convenable. Car, voyez-vous, mon cousin, il faut être moral avant tout.

— J'en conviens, ma cousine, — mais si vous m'interrompez ainsi à chaque phrase, je n'arriverai jamais au second chapitre qui est le plus beau.

— Ah! continuez! mon cousin, dirent les enfants, qui écoutaient de toutes leurs oreilles, continuez, c'est très joli.

La jeune châtelaine se disait en soupirant :

— Hélas! quand reviendront donc nos preux chevaliers? quand revrons-nous les fêtes, les tournois, les parties de chasse d'autrefois? Si du moins quelque pèlerin pouvait arriver en ce castel apportant des nouvelles de la Palestine!

A peine avait-elle murmuré ces mots qu'un nuage de poussière s'éleva sur la route, et la belle Ermengarde distingua bientôt les casques et les panaches d'une troupe de cavaliers qui s'approchaient au grand trot.

L'un d'eux prit les devants, et, s'arrêtant à quelque distance, sonna du cor pour annoncer son arrivée. Il montait un coursier blanc, magnifiquement enharnaché, son armure était dorée et les leopards d'Angleterre brillaient sur sonécu. C'était un beau et grand jeune homme, et, dès qu'il aperçut la belle Ermengarde, il la salua de l'épée avec autant de grâce que de noblesse.

— Alice, dit madame Convenable, allez dire à Gothon de servir le thé tout de suite. Mon cousin va se reposer un peu. Et vous, Thérèse, allez me chercher les croquets et les darioles qui sont dans l'office au troisième rayon de l'armoire de gauche, et dressiez-les sur les deux assiettes à filets d'or. Et toi, Pierrot, va me chercher un gros citron dans la corbeille qui est sur le buffet à droite du porte-liqueurs.

Les enfants sortirent du salon, et madame Convenable se hâta de dire à son cousin :

— Avant que je vous permette de continuer cette lecture devant mes nièces, il faut que vous me donniez votre parole d'honneur que la belle Ermengarde n'épousera pas ce cavalier.

— Ma cousine, dit Némorin, si je vous dis le dénuement, mon conte prônera tout son charme. Après tout, il y a de fort honnêtes gens qui se marient. Vous-même, heureusement pour M. Convenable, vous vous êtes décidée à l'hyménée, et je ne vois pas pourquoi la belle Ermengarde coifferait sainte Catherine.

— Hé bien! alors, dit madame Convenable, je vais envoyer coucher les enfants.

Alice, qui rentrait, entendit cela, et fit une moue effroyable. Elle profita du moment où la distribution des tasses et des gâteaux mettait la compagnie en mouvement, et, s'approchant de Thérèse et de Pierrot, leur dit tout bas :

— Ma tante va nous envoyer coucher, parce que la belle Ermengarde épousera le chevalier. Thérèse lui répondit par une grimace, et Pierrot dit :

— Vous voudriez donc savoir la fin de cette histoire? Elle est pourtant joliment ennuyeuse!

— Elle va devenir très amusante, puisqu'on nous renvoie, dit Thérèse : je connais ma tante.

— J'ai une fameuse idée! dit Pierrot, et l'enfant terrible sortit du salon et y rentra bientôt sans bruit.

Les dames s'étaient groupées autour de la table à thé, et mon cousin se mettait en quatre pour aider madame Convenable à les servir.

Aussitôt le thé pris, la maîtresse du logis congédia les enfants, et pria mon cousin de reprendre le fil de sa lecture. Les critiques, un peu calmées par la collation qu'elles venaient de faire, l'écoutèrent assez patiemment. L'intérêt, d'ailleurs, allait toujours croissant, et l'on arrivait à un moment tragique, lorsque mon cousin, en tournant un feuillet, s'aperçut que le suivant manquait, et se trouvait remplacé par un cahier d'une entière blancheur.

Il se confondit en excuses, et, pensant s'être trompé, courut chez lui chercher son manuscrit. Il ne le trouva point, fouilla inutilement dans tous ses papiers, et, lorsqu'il revint rencontra les dames qui retournaient chez elles, précédées de leurs servantes, portant des falots. Il leur souhaita une bonne nuit, et s'alla coucher, fort désappointé.

Or, pendant qu'il avait lu la fin du premier chapitre, Pierrot s'était couché fort sagement, sans faire le moins du monde endéver sa bonne. Dès qu'elle fut partie, emportant sa lampe, le fripon se releva, dénicha un briquet phosphorique qu'il tenait caché, et alluma une bougie. Puis, passant à la hâte un vêtement indispensable, il prit sous son matelas le manuscrit dérobé, et alla gratter à la porte de ses sœurs.

— Qui est là? dit Thérèse.

— C'est moi, dit Pierrot par le trou de la serrure, je vous apporte la fin du conte. Vous me la lirez. Nous allons bien nous amuser, et c'est pour le coup que mon cousin aura un nez!

— Tu as fort mal fait, Pierrot! dit Alice, et tu seras fouetté. Il faut sur-le-champ reporter le cahier à mon cousin.

— Plus souvent! Je n'ai pas envie d'être grondé devant tout le monde. Voyons, décidément, voulez-vous lire l'histoire de la belle Ermengarde, oui ou non?

— Non, dit Thérèse d'un ton héroïque. Va te coucher, marmot.

— Vous êtes des pimbeches, s'écria Pierrot, et c'est la dernière fois de ma vie que je ferai quelque chose pour vous, méchantes vieilles filles!

Et Pierrot, son bougeoir d'une main, le manuscrit de l'autre, et son bonnet de nuit de travers, demeura fort perplexe. Qu'allait-il faire des feuillets dérobés? Il n'osait les cacher dans sa chambrette, où sa bonne les aurait trouvés. Pas de feu dans la cheminée, pas de fenêtre qu'il pût ouvrir sans bruit pour les jeter dehors. Les dé-

chirer, on eût trouvé les morceaux. Tout bien considéré, l'ingénieur Pierrot entra dans le cabinet de son oncle, maître Convenable, avocat au tribunal de Montbriant, et fouilla le manuscrit dans le premier tas de paperasses qu'il aperçut sur le bureau. Puis il regagna sa chambre, éteignit sa bougie, et s'endormit du sommeil du juste.

Le lendemain, mardi 1er avril 1831, maître Convenable ramassa les papiers qu'il avait classés la veille, et se rendit au tribunal, où il devait plaider dans un procès en séparation de corps, pour cause d'incompatibilité d'humeur, intenté par madame Céleste Dumoulinet, née Girouette, à son époux, M. Amable Dumoulinet, après vingt-sept ans de mariage.

Cet étrange procès avait attiré un grand concours de curieux. L'auditoire était agité, inquiet, et attendait avec impatience l'ouverture de la séance. La veille, l'avocat de madame Girouette avait tellement abimé M. Dumoulinet, que tout le monde se demandait ce que maître Convenable pourrait dire pour innocenter un si atroce personnage.

Maître Convenable sans remonter au chaos, ni même au déluge, reprit en sous-œuvre toute l'argumentation de son adversaire, et procéda avec tant de méthode, tant de calme et tant de rhétorique, pendant une heure trois quarts, que les juges s'endormirent et l'auditoire aussi. Un ronlement du président avertit l'orateur. Il vit qu'il avait un peu dépassé le but en essayant de calmer les esprits, et, voulant réveiller les gens, il s'écria en changeant brusquement de ton :

*O varium et mutabile semper!* Il fut un temps, messieurs, il fut un temps où madame Girouette-Dumoulinet aimait son époux, un temps où ils s'écrivaient des lettres telles que Philémon et Baucis les auraient écrites, si la poste eût été inventée à l'époque où vivaient ces hôtes des dieux, ces modèles admirables de l'amour conjugal. Oui, messieurs, j'ai là des lettres qui prouvent que mon client, loin de rendre sa femme malheureuse, l'a toujours aimée, chérie, comblée d'égards et de prévenances, et cela non point seulement au commencement de leur union, mais toujours, mais il y a un an, il y a six mois, il y a six semaines!!!

Je vais vous lire ces lettres, où mon estimable client se peint tout entier. Écoutez-les, et vous me direz ensuite si un homme qui écrit ainsi après vingt-sept ans de mariage peut être un mauvais mari!

L'auditoire ouvrit un œil et le président cessa de ronfler.

— J'ai là plus de cent cinquante lettres, messieurs, mais je n'en lirai qu'une prise au hasard. Je suis sûr de bien tomber, elles sont toutes admirables.

Et le misérable avocat, tirant un feuillet assez raturé, lut d'une voix touchante :

« Je pars, hélas, puisque vous l'ordonnez, mais en vous quittant je perds toute joie et tout bonheur. Il me semble que le soleil s'éteint quand je ne vois plus vos beaux yeux, et le monde entier n'est qu'un désert pour les miens. Vous dites que je vous oublierai, cruelle! Ah! croyez-le bien, on m'arrachera plutôt la vie que votre souvenir adoré. »

Maître Convenable reprit haleine, et regarda ses auditeurs. Ils étaient réveillés, attendris même; deux gendarmes pleuraient, M. Dumoulinet paraissait plongé dans une stupeur ion profonde. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais écrit de si belles choses à madame son épouse, et celle-ci se demandait comment elle avait pu les oublier.

Maître Convenable, content de l'effet produit, reprit avec un accent de plus en plus pathétique :

— Vous l'avez entendu, messieurs, ce cri du cœur, cet élan d'affection telle qu'on ne la croit possible que dans les romans. C'est ainsi que mon client aime sa femme, c'est ainsi que s'exprime cet homme excellent qu'une épouse volage veut réduire au désespoir. Écoutez, écoutez la fin de cette épître :

« Douce amie de mon cœur, noble fille des preux, je vous en conjure, soit que je revienne, soit qu'un fer impitoyable tranche ma destinée. Ah! ne m'oubliez pas, chère et belle Ermengarde..... »

Ce nom fatal expira sur ses lèvres; une sueur froide inonda son visage pâissant, et, pendant plus d'une minute, l'avocat ne vit et n'entendit rien et fut obligé de s'asseoir.

Quant il reprit ses sens, oh! surprise! il vit toute l'assemblée debout, applaudissant à tout rompre, le greffier qui sanglotait, la Cour qui se retirait, et madame Girouette dans les bras de son époux qui la pressait sur son cœur. Elle retirait sa plainte, la cause était gagnée, le procès fini, et tout le monde dans un enthousiasme impossible à décrire. M. Dumoulinet se précipita sur son avocat et faillit l'étouffer en l'embrassant; madame Dumoulinet s'évanouit; maître Convenable fut porté en triomphe; enfin jamais le tribunal de Montbriant n'avait vu scène plus émouvante.

Le dimanche suivant, M. et Mme Dumoulinet donnèrent un grand dîner. Maître Convenable fut placé à la droite de la maîtresse du logis. Il trouva sous sa serviette une tabatière d'or bourrée de billets de banque.

Mon cousin avait été invité pour faire le quatorzième. Il ne trouva sous sa serviette qu'un petit pain, comme les autres, et personne ne soupçonna le rôle que sa prose avait joué dans le dénouement du procès.

On avait cependant éclairci l'affaire de la belle Ermengarde; mais mon cousin, conjuré par l'avocat, promit de garder un secret inviolable.

Il tint parole, ce bon cousin, en homme d'honneur qu'il était. Il brûla son roman; maître Convenable devint célèbre, et Pierrot fut fouetté.

O justice humaine! ce sont là de tes coups!

(LÉGENDES ET CHRONIQUES DE MONTBRIANT.)

PAR MME J. O. LAVERGNE.

I vol. in 12.....75.)